

ra d'être heureux, sans chic et à l'ancienne mode, avec un hôtel à Paris, un château à la campagne, la vie de famille le matin, un cercle d'amis le soir, des occupations sérieuses et des plaisirs faciles. Ils n'auront pas des élans d'esprit, des besoins de cœur... ils se marieront et s'aimeront prosaïquement, comme ta mère et moi... Ils auront prosaïquement des enfants, moins romantiques que le mien, je l'espère, et quand tu seras las de chercher la femme introuvable, tu viendras leur donner au coin du feu des nouvelles de tes rêves.

Frédéric.—à part. Ouf ! me voilà délivré de la cousine !
(*Haut.*) Sans rancune, mon père !

Le Comte.—Sans rancune, mais j'aurai l'œil sur vous, monsieur l'esprit fort... N'allez pas chercher trop loin votre idéal et souvenez-vous de prendre mon avis en toutes choses ; car si jamais vous vous avisiez d'être par trop chic, ventre-bleu !

Frédéric.—Mon père, ménagez votre goutte.

Le Comte.—Vous êtes plus malade que moi... Guérissez-vous, et si ma nièce est encore disponible, quand vous serez en convalescence...

Frédéric.—Au nom du Ciel, ne l'exposez pas à rester fille !
(*A part.*) Diable ! on me la rejettera à la tête tant qu'elle ne sera pas mariée. (*Haut.*) Et gardez-vous de croire que je ne sois pas bon cousin pour Gabrielle. Tenez... j'ai peut-être un excellent parti à lui offrir.

Le Comte.—Oh ! j'aime autant qu'elle le reçoive de ma main. Est-ce que tu songes au sous-préfet ?

Frédéric.—Dieu m'en préserve, et ma cousine aussi ! Le sous-préfet est un de ces hommes qu'on n'épouse qu'à l'extrémité, entre l'âge mûr et le suicide, quand on prend la chaufferette et la tabatière. Non, je parle sérieusement, et vous serez juge. Vous souvient-il de Gaston de Kerville, mon ami de collège, qui nous rejoignit l'été dernier aux bains de Trouville ?

Le Comte.—Oui... ; un jeune Breton très comme il faut ; officier d'Afrique, décoré sur le champ de bataille. Eh bien ?

Frédéric.—Eh bien, il avait remarqué ma cousine. Il est en congé à Paris ; il m'annonce sa visite ce matin même, et je soupçonne que Gabrielle y est pour quelque chose. C'est un mari dont je répondrais comme de moi.

Le Comte.—Nous verrons s'il a de meilleures cautions. Tu me le présenteras... Au revoir. (*Fausse sortie.*) S'il venait quelqu'un de la garde nationale, je serai dans le billard à faire ma partie avec le sous-préfet. (*A part.*) Mais, d'abord, allons détromper Gabrielle, et lui dire de renoncer à Frédéric.

Frédéric.—Bonne chance, mon père, je vous souhaite des bloes fulminants ! (*Le Comte sort.*)

SCÈNE IV.

FRÉDÉRIC seul.

J'ai payé cher ma liberté !... Heureusement le général a fait comme les avocats... ; il s'est contenté de perdre sa cause avec éloquence. Il a failli m'ébranler par son tableau pastoral d'un bon ménage et des qualités solides de Gabrielle... Cette pauvre cousine ! Le fait est que je ne la connais guère... Je l'ai à peine regardée en face depuis qu'elle est une demoiselle... Il faudra que je l'étudie... dans l'intérêt de mon remplaçant... Elle vaut peut-être mieux que je ne le pense...

Si mon père avait raison... Si le bonheur était là, sous ma main... Ah ! si donc ! épouser la petite fille avec qui j'ai joué à cache-cache ! Je n'aurais plus qu'à émigrer en Arcadie, chez les bergers de Virgile. En attendant, je m'ennuie à périr. (*S'asseyant près du guéridon et prenant des journaux.*) Ces gazettes sont assommantes... ; toujours la même chose ! autant d'orgues de barbarie montées sur un seul air... Voilà les fleurs de Gabrielle... , les fameuses marguerites. (*Il en prend une machinalement, et commence à l'effeuiller, puis il la jette.*) Allons donc ! et moi aussi !

SCÈNE V.

FRÉDÉRIC, GASTON.

(*Un domestique annonçant*) M. Gaston de Kerville.

Gaston.—embrassant Frédéric. Frédéric !

Frédéric.—Ce cher Gaston, quel plaisir de te revoir !

Gaston.—Tu as reçu ma lettre ?

Frédéric.—Ce matin. (*A part.*) Parlons-lui de ma cousine, de peur qu'il ne l'ait oubliée. (*Haut.*) Et j'ai deviné, je crois, le motif de ta visite.

Gaston.—L'amitié.

Frédéric.—Oui, l'amitié pour moi, et la politesse pour mon père ; mais nous sommes trois ici... Voyons, ne te gêne pas ; en me disant tout, tu ne m'apprendras rien. (*A part.*) Je le mets à son aise, j'espère.

Gaston.—Vraiment ! c'est comme au collège... ; tu lisais dans mon cœur à vingt-cinq pas.

Frédéric.—J'y ai lu cette fois à cinq cents lieues. Comment se comportent les Bédouins depuis qu'Abd-el-Kader s'est laissé prendre ?

Gaston.—Parlons d'elle, mon ami... Elle est toujours charmante ?

Frédéric.—Toujours. (*A part.*) Je ne m'étais pas trompé. Je tiens mon libérateur.

Gaston.—Rassure-moi d'abord.

Frédéric.—à part. Ce sera lui rendre la pareille.

Gaston.—Tu ne l'aimes pas ?

Frédéric.—Moi ! cette question !... Est-ce qu'on aime sa cousine ? Jaloux déjà... ? peste ! C'est donc bien sérieux ?

Gaston.—Tout est sérieux chez moi, Frédéric ; car tout est franc et naïf... Je suis Breton des pieds à la tête. Dès que j'ai vu Gabrielle... , pardon, Mlle. de Nérès, je l'ai aimée... Mon amour a été prompt et vif, parce qu'elle est belle ; il est solide et durable, par ce qu'elle est bonne... Oh ! je sais lire, moi aussi, dans les cœurs... j'ai deviné dans le sien tout ce qui me rendrait heureux... Je ne suis pas comme toi un enfant gâté du monde... , un aigle qui ne sera content qu'en voyant le soleil en face... Une étoile pure, à l'ombre d'un nuage est tout ce qu'il me faut. J'ai payé ma dette à mon pays, j'en ai reçu la croix... Mon ambition est satisfaite. Le repos dans l'obscurité, la sécurité dans la retraite, une femme qui m'aime pour moi, des enfants sur mes genoux, des amis dans mon salon, des heureux à faire à ma porte. Voilà tout ce que je demande au Ciel... , et ta cousine me donnerait tout cela.

Frédéric.—Brave Gaston ! (*A part.*) Absolument les idées de mon père... Il l'aurait fait lui-même, qu'il n'aurait pas mieux réussi. (*Haut.*) Sois tranquille, va... Non-amie-